

A DADA SUR MON BIDET
impasse Marcel Duchamp
Par Gérard Barrière

Et si j'avais eu vingt ans à cette époque-là ?

Il est à remarquer que la plupart des questions commençant par « et si » sont souvent oiseuses, surtout lorsqu'elles sont rétrospectives et qu'elles ont leur auteur comme essentiel sujet. L'une des plus classiques, particulièrement pour les gens de ma génération, c'est-à-dire ceux qui sont nés peu après la seconde guerre mondiale, est celle-ci, lorsque l'on regarde, par exemple, un film sur l'Occupation : « Et si j'avais eu vingt ans en cette sombre époque, qu'aurais-je été ? Collabo, milicien, résistant, ou plus classiquement et comme paraît-il une écrasante majorité des Français, tout simplement planqué, en me débrouillant pour survivre le moins mal possible en attendant que ça se passe ? » J'espère pouvoir écarter les deux premières hypothèses, je ne suis pas sûr d'être suffisamment courageux pour me persuader que j'aurais adopté la plus noble, il est donc vraisemblable que je me serais bêtement et statistiquement retrouvé dans la dernière. Mais qu'importe, la question est stupide et de toute façon ce n'est pas celle qui m'occupe présentement.

Pour celle-ci, qui est pourtant à peu près de même forme, la réponse est en revanche beaucoup plus claire et certaine : présupposant comme à peu près identiques mes dispositions intellectuelles et morales, si j'avais eu vingt ans tout de suite après la Grande Guerre, et bien sûr si j'y avais survécu, il m'est absolument évident que j'aurais été Dada. Totalement, irréductiblement, et le plus farouchement et radicalement possible. Je ne sais si ça aurait été pour vingt minutes ou vingt mois, mais il est sûr que j'aurais cherché de toutes mes forces de dérision et de provocation possibles à provoquer la perte et le fracas de toutes ces pseudo valeurs poussiéreuses, bourgeoises et suicidaires qui avaient entraîné une bonne partie du monde dans cette boucherie énorme, inutile, justifiée uniquement par la boulimie financière de quelques ploutocrates essentiellement marchands de canon. Oui, j'aurais, comme mes petits camarades, composé des « poèmes » particulièrement grotesques, en tirant des mots au hasard au fond d'un grand chapeau. J'aurais fait de la peinture vaguement abstraite sur d'improbables serpillières. J'aurais couvert d'insultes et peut-être même d'insanités plus physiques et malodorantes tout ce qu'il restait d'insultable – et Dieu sait si ça ne manquait pas. Bref, je me serais défoulé et amusé comme un petit fou, tout cela bien sûr sans jamais produire une seule œuvre d'art digne de ce nom, comme nous le montre actuellement la magnifique exposition du vide – peut-être même plus exhaustive en matière de vacuité que celle du même nom qu'organisa en son temps Yves Klein à la galerie Iris Clert.

Deux précisions cependant : primo, il ne me serait jamais une seconde venu à l'idée de me rallier au mot d'ordre de certains aliénés criminels d'incendier le Louvre ou tout autre musée ; secundo, comme je l'ai écrit un peu plus haut, j'aurais été dada vingt minutes au moins mais pas plus, ou guère, de vingt mois.

Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures

Car tout finit par lasser, même la franche rigolade. Et puis, comme le dit la sagesse populaire : « les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures ». D'ailleurs cette même sagesse populaire a depuis longtemps fait remarquer que quand on n'est pas révolutionnaire à vingt ans, on n'est pas complètement jeune, mais que quand on l'est encore à soixante ans, on frise dangereusement la sénilité (pardon Arlette, mais enfin on t'aime bien quand même, surtout depuis que Souchon t'a probablement immortalisée !).

J'aurais donc, si j'eûs été artiste, tenté de passer à quelque chose de plus créatif. C'est d'ailleurs ce qu'a louablement, mais à mon avis un peu imparfaitement, essayé de faire

Breton avec le Surréalisme. Trop dogmatique, trop « pape », lui-même finalement assez peu créateur, à deux ou trois œuvres - magnifiques, certes- près. Et puis, surtout, il commit l'erreur, (si je puis me permettre de critiquer un pape, moi misérable petit curé de campagne, et encore, de presse) d'intégrer à son nouveau mouvement, plus digne d'intérêt car plus explorateur, d'anciens membre de Dada, dont Tzara et nombre de ses autres fondateurs, ce qui continua longtemps et continue même encore à entretenir la confusion.

Car voilà tout le problème : cela fait un siècle que les trois quarts de la production artistique mondiale semblent restés bloqués sur le stade Dada-dérision-provocation-destruction-dégoûtation. Et là je crois qu'il ne faut pas hésiter à désigner le coupable, ce qui n'est d'ailleurs pas difficile, j'ai nommé le génial et néanmoins détestable Marcel Duchamp. Génial, il l'a d'abord, mais trop brièvement, été comme peintre (son Nu descendant l'escalier me paraît quand même un chef-d'œuvre) ; puis comme inventeur visionnaire (ses Rotoreliefs en font quand même le précurseur du cinétisme, mouvement non négligeable) ; puis comme philosophe de l'art (ses Ready-made et son célèbre urinoir dans un musée ayant permis de soulever des questions capitales dans cette discipline) ; et enfin, semble-t-il, comme remarquable joueur d'échecs, finissant ses vieux jours sur son désert de soixante quatre cases comme Rimbaud dans son Harrar.

Mais détestable aussi, car il m'apparaît bien de plus en plus (et pas qu'à moi d'ailleurs, Jean Clair l'ayant ainsi parfaitement démontré dans une remarquable communication qu'il fit le 14 juin 2000 à l'Académie des Beaux Arts, intitulée De Marcel Duchamp à l'art actuel, le temps du dégoût), que dans une sorte d'orgueil invraisemblable et antiprométhéen, ce dangereux individu n'ait conçu le projet plus ou moins secret de réaliser ce qu'avait annoncé Hegel quelques dizaines d'années auparavant, à savoir ni plus ni moins que la réalisation de la mort de l'art.

Réaliser la mort de l'art

Car enfin, je ne citerai pas de nom, autant par charité chrétienne que pour ne pas souiller l'immaculé écran de mon ordinateur, promenez vous dans n'importe quelle salle contemporaine de n'importe quel grand musée ou importante galerie de la planète et vous n'y trouverez que des tas de charbon sur du parquet blanc ; des vaches mortes coupées en deux ; des merdes d'artistes en boîtes (allez tant pis, je vais une fois de plus ressortir mon tube préféré, et puis je ne veux pas qu'on me le pique : « Des merdes, des merdes...oui mais des Manzonis » ! Pardon pour cette autocitation, mais comme je ne l'avais surtout faite devant mes étudiants, là au moins, elle sera écrite et déposée. Des photos de cadavres en décompositions, de kitscheries pornographiques, etc., etc. Je pourrais remplir cette revue rien qu'avec cette énumération, mis ce serait vite fastidieux et déprimant, aussi bien pour vous que pour moi.

Impasse Marcel Duchamp

Pour conclure, juste deux petites choses : il y a donc un siècle que l'on est coincé dans cette machine infernale. Alors, je ne sais si la ville de Paris possède une rue Marcel Duchamp, mais je suggérerais bien qu'on lui trouve une belle impasse. Connaissant de réputation l'humour de notre maire actuel, je ne désespère pas d'être entendu. Envoyons lui donc une pétition.

A propos de pétition, j'en soumettrais bien une autre, plus dangereuse celle ci, j'en conviens. Il y a quelques années de sinistres barbus ont jugé vertueux de dynamiter les somptueux Bouddhas de Bamiyan, en Afghanistan. Si quelque talibans de l'art dignes de ce nom pouvaient bien ce joindre à moi pour dynamiter le pot de fleurs de Jean-Pierre Raynaud, cette

gigantesque insulte à la culture et au génie humain (installée devant le Centre Pompidou), qu'ils m'écrivent au journal et on verra ce qu'on peut faire.

Juste un dernier mot : ils étaient bien sympas, ces jeunes dadas, en leurs débuts, mais ils avaient oublié que Dostoïevski, peu avant leur naissance, n'avait pas écrit que c'était la dérision qui sauverait le monde, mais la Beauté. Pardon, je crois que je viens d'écrire un mot obscène !